

LA MÈRE MICHEL

A LU

III

Hiver 2008 - 2009

?



Photo Josette Fourquet

?

« La mère Michel a lu un livre ! Au lieu de faire son ménage ? Eh bien, c'est comme ça qu'elle l'a perdu son chat ! » Denis Diderot, Billet à Sophie Volland (coll. Privée)

« Les vrais livres doivent être les enfants non du grand jour et de la causerie, mais de l'obscurité et du silence. »

Marcel Proust, Le Temps retrouvé.

« Notre vie est un livre qui s'écrit tout seul. Nous sommes des personnages de roman qui ne comprennent pas toujours bien ce que veut l'auteur. »

Julien Green, Adrienne Mesurat.

?

SOMMAIRE

1. Un mot encore. P. 2
2. **Arno Schmidt**, *Début du parcours – Découverte & Approche 2 -*. P. 3
3. **René Pommier**, *Sigmund est fou et Freud a tout faux*. P. 7
4. **Monique Castaignède**, *Chasses royales*. P. 13
5. **Jean-Paul Rousseau**, *Les écrevisses de Monsieur le Prieur*. P. 18
6. **HARFANG** – Revue de littératures - N° 33 - P. 21

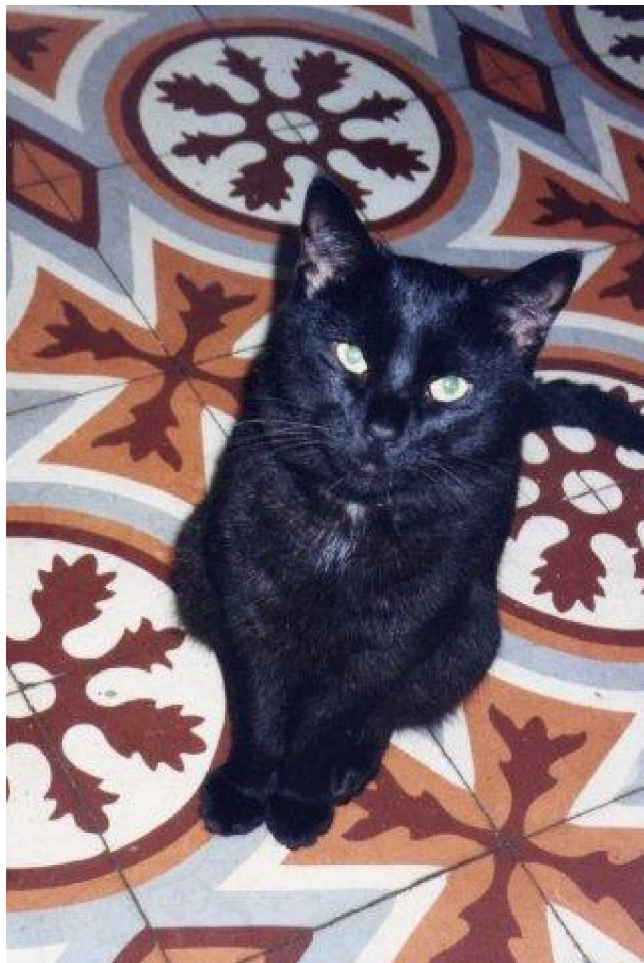
?

1. UN MOT ENCORE

Apprendre de ses erreurs est, dit-on, la manière des scientifiques et des sages. Ayant la tête fort peu scientifique et sage moins encore, la Mère Michel n'apprend qu'avec difficulté, et, comme autrefois la Mère Denis lavant aux petits écrans le linge sale de la France entière, elle lavera le sien au vu et au su de tous les lecteurs de ce bulletin : elle ne promettra donc plus rien pour le bulletin suivant, elle ne tirera plus de chèques de lecture sur l'avenir, ne pouvant, une fois encore, honorer tous ceux qu'elle signa dans *La Mère Michel II*. Elle se contentera donc, pour aujourd'hui, de se promettre à elle-même que toutes les lectures annoncées seront

faites, dans les bulletins à venir. Son chat, retour de sa baguenaude, miaule à ses pieds en signe d'approbation.

?



Le chat Apache
Photo Cathy Garcia

2. ARNO SCHMIDT. DÉBUT DU PARCOURS / découverte & approche 2

La Mère Michel, dans sa première livraison, présentait Arno Schmidt comme un écrivain usant de procédés bien à lui pour exprimer ses obsessions et son univers, procédés qu'elle se promettait d'explicitier dans sa deuxième livraison, ce

qu'elle ne put faire et dont elle s'excusa auprès du lecteur impatient ! La promesse – hélas ! - ne se réalise pas encore aujourd'hui, où seul le trajet de l'homme et de l'écrivain sera abordé

Cela, pour les plus pressés, est amplement exposé par Claude Riehl, l'excellent traducteur de l'écrivain, dans ARNO À TOMBEAU OUVERT, magnifique essai contenu dans le livre publié aux éditions Tristram, TINA OU DE L'IMMORTALITÉ. Dans ROSES & POIREAU (même éditeur) on trouvera « les formes de prose » imaginées à son propre usage par Arno Schmidt, dans trois textes qu'il a consacrés à cette question : « Calculs I, II et III » -, seuls les Calculs I et II ayant été publiés de son vivant. La Mère Michel puisera à pleines mains, ce jour et plus tard, dans ces deux ouvrages.

De la réflexion de Claude Riehl, retenons d'abord quelques éléments biographiques qui peuvent nous donner d'Arno Schmidt (AS) une vision humaine plus précise : son goût passionné d'archiver sa propre mémoire, - une « mémoire en acier trempé » - restera certainement l'un des ressorts constants de son activité d'écrivain. Elle le portera à mettre la mémoire des autres à contribution, à son service en quelques sorte : un cahier de sa mère, Clara, lui sera très utile, et il mettra aussi à contribution 9 anciens camarades de classe, qui ressusciteront avec lui ses premières années, à Hambourg, dans un livre qui ne paraîtra qu'après sa mort : *Portrait d'une classe*.

On peut présumer, par ailleurs, que l'imprégnation de toute l'œuvre d'AS d'éléments autobiographiques qu'il tente d'« objectiver » le plus possible, que son goût même pour les autobiographies d'écrivains connus ou moins connus, indique un désir peut-être inconscient de toujours « garder le contrôle ».

AS fut, selon ses propres dires, « l'autodidacte - né ». Il n'aimait pas l'école. Il y obtenait néanmoins de bons résultats. En la fuyant mentalement, il dut chercher les indispensables compensations culturelles dans des quêtes personnelles : il lui fallut jouer le jeu autrement, à son rythme, selon ses pentes, selon ses «étranges rêves d'envol» (Cf. *Miroirs noirs*). La Mère Michel imagine qu'un tel régime d'existence développa chez AS la passion de l'indépendance d'esprit doublée d'une grande rigueur dans l'organisation des idées. Sa boulimie de lecture en fut probablement une conséquence tout à fait naturelle, ainsi que son exceptionnelle résistance aux travaux de longue durée : C. Riehl nous rappelle qu'il traduisit sans s'essouffler la *Littlepage Trilogie* de Fenimore Cooper, les « romans monstrueux » de Bulwer-Lytton. Il fut aussi un homme susceptible (ses mésaventures aux épreuves de l'Abitur (équivalent du baccalauréat) sont éloquentes à ce sujet, et aussi l'ami d'une certaine discrétion, sans doute en partie explicable par la crainte d'être « repéré » par la menace hitlérienne montante.

Entre son mariage (avec Alice Murawski) en 1937, sa mobilisation en 1939, il eut le temps de passer dans une école de commerce, peut-être de se produire comme « calculateur prodige » dans des cabarets, de travailler à l'établissement

d'une table de logarithmes à 10 chiffres - il y fait allusion dans *Léviathan*, et la Mère Michel n'y entend goutte ! – ce qui, selon d'aucuns, lui faisait perdre son temps ! Il était un isolé superbe, et le titre de sa première fiction inachevée - *L'île* – est éloquent à cet égard.

De 1937 à 1943, autre Apollinaire, il est canonnier, oublié en Norvège où, guetteur d'horizon à la Buzzati, il fait ses « classes » d'écrivain en imitant et étudiant ceux du passé, entre autres Hoffmann, Friedrich de la Motte Fouquet (qu'il redécouvrit), Tieck, Storm, Stifter : les œuvres « sages » qu'il produit alors ne seront publiées que dans les années 1980, sous le titre général de *Juvenilia*¹. Il reviendra, dans ses livres futurs, sur cette période d'apprentissage.

Après un mystérieux voyage en Angleterre (en 1938), en compagnie d'Alice, voyage dont certains se demandent encore s'il eut lieu ou s'il fut pure fiction, les années de guerre l'auront « profondément ébranlé » (C. Riehl). En Norvège, où il passera toute la guerre à calculer des tables de balistique, à s'exercer à l'écriture (*la Mère Michel pense ici, non sans affliction, aux petits maîtres ahuris du roman français de ces dernières décennies, qui jamais ne prirent une seconde le temps d'apprendre à écrire et naissent au printemps de leur propre nombril, de leur fatuité naïve, célébrés unanimement, puis unanimement oubliés aux premières gelées de l'hiver. Ô France ! Ô grande Josyane !*) Ce qui s'opère en lui à cette époque, C. Riehl le décrit avec précision : « ... Schmidt exècre la soldatesque (déjà rien qu'à cause de son père²), la discipline humiliante, la promiscuité, la vulgarité, la bêtise et la violence aveugle. Durant tout ce temps la colère et la haine s'accumulent dangereusement et menacent d'éclater. Dangereusement, parce que dans les dernières années de guerre le moindre mot contre la hiérarchie et le régime vous condamnait irrémédiablement ; dangereusement, parce que ce cauchemar scellera pour lui son destin d'écrivain hurleur et frénétique et donc une existence rien moins que confortable. »

A.S. se rendra aux troupes anglaises le 16 avril 1944. Il décidera très vite de se consacrer exclusivement à l'écriture, entrant dans une vie matérielle des plus difficile.

C'est dans *Pharo (Journal d'un naufragé)*, texte d'un ton et d'un style nouveaux, que s'annonce un écrivain nouveau et novateur lui aussi. Un naufragé y est recueilli sur une île par un gardien de phare magicien qui le réduit en esclavage : venir à bout de l'enchanteur tyrannique ne sera pas une affaire simple. Les interprétations de ce texte sont nombreuses. On y lira ceci, qui sonne comme une déclaration de guerre à la société encroûtée comme au romanesque enlisé : « *Je veux m'attacher sur une planche - passer à côté de la Noire ricanante – sur la mer, vers les hommes stériles. - / Je veux courir comme un flambeau à travers les*

¹ A savoir : *L'Île, Dialogues des poètes aux Élysées, Le jeune monsieur Siebold, Le Rebelle, La Maison de la Holetschkagasse, Le Jardin de monsieur von Rosenroth, Le Étrangers.*

² D'abord militaire, puis sergent de ville à Hambourg.

cités : « Vivez ! Mais vivez donc... ! » (Dans une autre version : « Lisez ! Mais lisez donc... ! » On pressent la mise en place d'une autre esthétique et le placement de la voix.

Écrits de 1946 à 1949 : *Enthymésis ou C.J.V.H*³, *Léviathan ou le Meilleur des Mondes*, *Gadir ou Connais-toi toi-même*, *Alexandre ou Qu'est-ce que la vérité ?* Dans la nouvelle *Enthymésis*, on lit : « *Cependant j'avais passé sous silence ce qui m'importait le plus : où s'enfuir si la terre est une sphère ? Que disparaissent une fois pour toutes ces faces d'humains de notre regard épouvanté (et jette aussi les miroirs, et ferme les yeux en buvant !)*. » Haine de la population amnésique « qui a repris ses activités comme si rien ne s'était passé. » ? La colère est dans le cœur d'AS. Il prépare ses armes de romancier.

Sur cette fuite désirée, *Léviathan* porte un éclairage singulier. Les exégètes y trouvent « l'ébauche d'une théodicée négative qu'il (AS) forme à partir de la métaphysique de la Volonté de Schopenhauer ... », entre autres, une critique de certain optimisme de Leibniz... Ce monde, notre monde, est bien marqué du sceau de Démon. C. Riehl ajoute que « ...ce pessimisme n'est pas un fatalisme. », car demeurent « les armes de la Raison. » *Léviathan* recevra un bon accueil de la critique.

C'est la période de l'après-guerre : dans cet ouvrage, comme dans son *Alexandre ou Qu'est-ce que la vérité ?* - Arno Schmidt déjà met en œuvre une prose d'un « style inouï et fulgurant », ce qui ne l'empêche nullement de proposer aux éditeurs, en tout premier lieu sa *table de logarithmes*. C'était l'époque de la reconstruction, les calculettes n'existaient pas : AS serait devenu riche si les éditeurs l'avaient suivi !

L'écriture, sur laquelle il se rabat, le laisse dans de grandes difficultés financières. C'est à tandem, avec Alice, qu'il rend visite aux éditeurs allemands. Ses rapports avec eux sont difficiles : Arno est violent, souvent il peste et injurie... Invité au restaurant, en 1950, par l'éditeur Rowohlt, il s'emporte, et écrira ensuite : « *où l'on voit comment les éditeurs lapent leur bisque de homard dans le crâne décharné de leurs auteurs !* » Son roman *Brand's Haide* sera néanmoins publié ! La Mère Michel ne se cache pas d'admirer ce genre de caractère et ces écrivains qui ne rampent ni dans les escaliers des éditeurs ni aux marches des Académies, fussent-elles françaises ! Ne pas ramper n'empêche rien, par ailleurs : en 1951, Alfred Döblin remet à AS le Grand Prix de l'Académie des Arts et des Sciences de Mayence, qui vient d'être fondé.

En 1951, AS écrit son très pessimiste *Miroirs noirs*, que Rowohlt publie avec *Brand's Haide*. Ces deux romans sont essentiels. Dans le premier, l'imagination de l'écrivain invente la bombe à neutrons, un monde d'après l'ultime catastrophe (qu'il situe en 1960), un monde de survivants, la rencontre du narrateur et d'une

³ C.J.V.H. = Combien Je Vous Hais.

femme... Mais l'amour ne durera pas, Robinson n'est ni humble ni soumis à la Providence : tout est à refaire à neuf, sans doute, les maisons et les hommes... *Miroirs noirs* est une œuvre clé, qui utilise une « structure en mosaïque » (succession d'instantanés), invention stylistique, tactique et stratégique - dont nous traiterons par la suite – d'une redoutable efficacité.

Les deux romans scandalisent la critique catholique et conservatrice, ils enthousiasment la plupart des écrivains et lecteurs de la génération d'AS. Les possibilités de publication deviennent meilleures, la situation matérielle d'Arno et d'Alice va s'améliorant. Sont publiés alors : *Alexandre ou Qu'est-ce que la vérité*, *Les Émigrants*, et un peu plus tard : *Scènes de la vie d'un faune*, *Paysage lacustre avec Pocahontas*, *Cosmas*, *Cœur de Pierre*...⁴

Citons C. Riehl ici, *in extenso*, à propos des livres de cette période : « Est-ce l'influence d'Andersch, fortement impressionné par l'esprit rigoureux et mathématique de l'auteur, ou celle de Max Bense, lui-même philosophe des sciences, qui pointe dans ses essais l'aspect d'expérimentation radicale de cette prose si finement ciselée et si précise ? C'est sans doute ce dernier qui poussera Schmidt à écrire ses *Calculs*, un Schmidt qui d'ailleurs affirmera petit à petit de plus en plus écrire de la « littérature pure », une notion qu'il veut calquée sur celle de « mathématiques pures » distinctes des « mathématiques appliquées », une littérature qui se justifierait essentiellement par sa recherche de formes nouvelles, le sujet du récit étant indifférent. »

La Mère Michel, pour jeter au jugé le sel, le poivre, l'oseille et le persil dans son brouet du soir, n'en conserve pas moins un fond irréductible de cartésianisme mêlé de scepticisme qui lui permet de douter que l'on se suffise de formes nouvelles qui habilleraient des récits plus ou moins semblables, tout en conservant en elle assez de curiosité pour prêter attention aux formes qu'on invente ! Elle est donc dans les transes, espérant comprendre comment se résoudre ces paradoxes et contradictions... Elle attend donc avec impatience de recevoir dans sa boîte aux lettres son *La Mère Michel a lu -IV-* pour se faire une idée, comme on dit dans son quartier... Ah ! où est encore passé ce chat ?

?

3. René POMMIER. SIGMUND EST FOU ET FREUD A TOUT FAUX

On sait combien René Pommier, qui professa à la Sorbonne, aime à crever les baudruches de la prétention, à faire tomber les masques du

⁴ Rappelons que la plupart de ces livres sont publiés aux éditions *Christian Bourgois et Tristram*.

savoir approximatif et de la science peu consciencieuse, et non moins à ouvrir les yeux innocents sur bien des lectures imprécises, voire fautives, proposées par certains professeurs qui en viennent à tromper leurs étudiants, encombrant leurs esprits d'analyses erronées, servies parfois dans les jargons les plus abstrus et délirants. S'en être pris à l'auteur du Degré zéro de l'écriture - notamment dans Roland Barthes, ras le bol ! et Le « Sur Racine » de Roland Barthes – fut, en même temps qu'un exercice de lucidité, une marque de grand courage intellectuel, quand on sait de quelle vénération idolâtre fut et reste l'objet cet auteur. Blaise Pascal, le professeur Barberis... furent aussi ses victimes. L'une insensible, si l'on peut dire... l'autre, encore en vie lorsque fut publié Un Marchand de salades qui se prend pour un prince. Réponse du « petit Pommier » au « grand Barberis » ! C'est que notre auteur sait lire et qu'on ne peut « la lui faire »... Contre cela, il n'est de parade que préventive, celle de la lecture « juste » qui engendrera analyses et interprétations qui auront quelques chances d'être « justes » elles aussi. Les pomponneurs de textes, les phraseurs qui s'écoutent sans écouter l'auteur qu'ils commentent, les bricoleurs d'arguments mal assurés qui usent de Molière, Mallarmé, Apollinaire et de tant d'autres comme de simples escabeaux pour regratter un brin de notoriété, sont priés de passer au large et de se faire oublier.

La bibliographie de René Pommier comporte seize titres... Certains ne lui firent pas que des amis, on le devine. Cependant, le Prix de la Critique de l'Académie française (pour Assez décodé !, en 1979, et le prix Alfred Verdaguer, que lui décerna récemment (en 2007) l'Institut pour l'ensemble de son oeuvre, démontrent que celle-ci ne reste pas sans échos et que bien des lecteurs avertis y trouvent leur bonheur.

Trouverons-nous le nôtre dans ce Sigmund est fou et Freud a tout faux ? La Mère Michel avoue que passé le premier moment d'étonnement - eh oui, elle y croyait à peine la petite mère... quoique un peu tout de même ! – elle s'est adonnée avec joie et gourmandise à ce démontage en règle de la méthode et de quelques thèses du père de la psychanalyse - oui, encore une fois ! c'est aux rituels automatisés et à la liturgie que notre auteur s'en prend. Étonnement d'abord, parce que Freud aura eu le mérite indéniable de déclarer l'existence d'un double fond dans notre esprit, supposé avant lui ne s'ébattre qu'entre les allées de la rationalité et les gouffres de la divagation... Mais cela, notre auteur ne songe pas à le nier ou à le dénier, bien entendu, quoiqu'il éprouve de

sérieux doutes, lesquels éclatent en fin d'ouvrage. Non, ce sont certains errements et flottements du discours tenu dans *L'interprétation des rêves* (1900) que René Pommier met en relief, lesquels jettent une ombre, et plus encore, sur la méthode et la théorie de celui qu'on a pu qualifier de « plus grand créateur de mythes de notre temps » (Th. Alajouanine).

La méthode d'abord. R. Pommier nous propose une lecture inspirée par le bon sens, l'esprit logique et son expérience personnelle (p.13). Une ambition aussi modeste mène toutefois très loin, comme nous le verrons ici. Freud est en quête d'une méthode d'analyse des rêves (« méthode de déchiffrage ») qui élimine l'interprétation globale et privilégie l'interprétation des « détails » : découverte des « idées latentes » du rêve, au-delà de son « contenu manifeste ». Pour cela, « Freud va pouvoir disposer d'un nombre beaucoup plus grand d'éléments qui lui serviront à construire une interprétation susceptible de le satisfaire. » Toute les ambiguïtés et les risques sont dès lors possibles : l'analyste « construit » ce qui le « satisfera », et « interprète » selon ses schémas préétablis. À commencer par ceci, que relève notre auteur : « Il (Freud) affirme que "les idées latentes sont la matière que le travail d'élaboration transforme en rêve manifeste". Mais il l'affirme, il ne le démontre pas. » (p.30)

Il nous est difficile d'entrer dans toutes les péripéties de ce voyage dans les rêves de ses patients qu'entreprend Freud et que suit pas à pas R. Pommier. Le grand découvreur lui-même relève assez souvent les incertitudes de ses pré-supposés, mais il oublie tout aussi souvent de les réduire et ramener à des vérités plus étayées... L'une des incertitudes (c'est une litote !) majeures est que l'analyste, dans le courant des « séances », tient ses patients dans ses propres schémas : « Il les influence, les conditionne et leur suggère continuellement les réponses qu'il attend d'eux. » (p. 35) C'est là un grave défaut de la cuirasse, et R. Pommier en relève des exemples évidents, parmi lesquels certains sont très amusants, voire désopilants : aux pp. 60 et 61, celui de cette jeune fille qui, souffrant d'une névrose obsessionnelle, observait avant de se coucher un rituel qui lui faisait arrêter ou faire emporter toutes les pendules de la maison. Selon Freud, qui dénie au tic-tac des horloges son défaut le plus souvent constaté, qui est d'empêcher que l'on s'endorme (donnée de l'expérience ordinaire !), il faut aller bien plus loin et considérer une autre « interprétation symbolique » : « ... ce que notre malade craignait surtout, c'était d'être troublée dans son sommeil par le tic-tac de la pendule. Ce tic-tac peut être considéré comme une

représentation symbolique des battements du clitoris lors de l'excitation sexuelle. » Outre le caractère « abracadabrantésque » (Ô grand Jacques, tu auras au moins apporté ce qualificatif à notre langue appauvrie !) de cette traduction symbolique, on note qu'ayant refusé toute interprétation symbolique pour la globalité d'un fait significatif ou d'un rêve, Freud s'empresse d'en faire usage pour chaque événement et détail de ce fait ou de ce rêve.

Le magasin freudien des objets se prêtant à d'utiles symbolisations et suggestions des patients, est d'une richesse qui emporte la clientèle dans un assortiment digne de quelque cabinet des curiosités de l'inconscient, parfois même d'une vitrine de farces et attrapes. Restreignons-nous à quelques exemples : que le sexe masculin puisse trouver ses symboles appropriés dans une canne, un parapluie, un crayon à coulisse... passe encore ! S'il s'agit d'un dirigeable zeppelin, d'un manteau, d'un chapeau, d'un lustre... le doute s'installe ! Mais, comme dit notre auteur, « la logique de Freud n'est pas celle de tout le monde. » Quant au sexe féminin, cavernes, vases, boîtes, coquillages, chambres et maisons... seront éventuellement de bon usage, mais que l'on passe à des matériaux comme le bois, le papier... un « tel degré d'arbitraire et d'absurdité » permet de penser que Freud, en effet, est prêt à soumettre tous les objets de l'univers à des démonstrations qui « satisferont » à ses interprétations et l'aideront à fortement « suggestionner » ses patients. Bien entendu, les observations de R. Pommier vont loin au-delà de celle que reprend l'esprit impertinent de la Mère Michel, encore que notre auteur ne se prive pas de rire et de faire rire son lecteur. Le magasin contient aussi d'autres objets aptes à symboliser l'acte sexuel, l'onanisme, la relation homosexuelle... Le fantastique (dans divers sens du terme) n'est jamais éloigné quand ces objets sont « manipulés » par le grand Sigmund : à cet égard, l'épopée d'une dent arrachée dans son lien avec l'onanisme et l'exhumation d'un père décédé (p.64 et sqq.), ne manque pas de tout le sel de la terre et des obscurités nécessaires à toute croyance et à toute foi. La méthode utilisée par Freud est d'une grande commodité, elle permet de faire face à tous les imprévus, de les contourner et détourner dans le sens souhaité par l'analyste. Tenons-nous en à ces conclusions malicieuses et sévères de R. Pommier : « Ce que Freud demande au rêve, c'est ce que le voyant demande à sa boule de cristal : de lui laisser une totale liberté d'interprétation. » « Au total, la méthode de Freud est si suspecte, si

évidemment conçue pour lui permettre de voir dans les rêves ce qu'il veut y voir et seulement ce qu'il veut y voir, qu'elle ne peut qu'inspirer la plus grande méfiance à l'égard des conclusions auxquelles il prétend être arrivé. »

Au plan des thèses freudiennes concernant le rêve, à la base est l'affirmation de l'existence immanquable d'un sens à tout rêve, quel qu'il soit. Selon Freud : « l'activité intellectuelle qui le construit est une activité élevée et compliquée. » La question est : cela, qui est déjà incompatible avec la somnolence, peut-il l'être avec le sommeil, lequel suspend toutes les activités de l'état de veille ? Ou bien faut-il abandonner toute forme de logique dès que l'on entre dans la maison de Sigmund ? R. Pommier développe ce point bien davantage, citant Tartini et sa Sonate du diable, citant aussi Roger Caillois : « Dans le rêve... quoi qu'on dise, jusqu'à l'imagination se tait. » (p.89) Si le rêve ne crée rien, on peut penser néanmoins qu'il nous donne « l'illusion de créer. »

L'existence d'une « finalité » du rêve, article de foi pour Freud, est aussi mise en doute par notre auteur, et selon l'inventeur de la psychanalyse, la première de ces finalités est « l'accomplissement » du (d'un) désir (Ch. III de L'Interprétation des rêves). Une autre question se pose : et pourquoi du « désir » seul ? Le moteur du rêve ne pourrait-il être mis en marche par d'autres sentiments et appréhensions ? Freud ne le nie pas, bien entendu, mais il finira toujours par ramener la chose au désir : « la signification de chaque rêve est un accomplissement de désir et [qu'] il n'est pas d'autres rêves que des rêves de désir... (L'interprétation des rêves) ». (p. 95) L'expérience personnelle, mais aussi l'examen attentif des cas pathologiques cités par Freud, montrent que l'esprit de système régit le « système » freudien ! Comme l'on sait, l'esprit de système ne contrevient jamais au système mais tend à l'étayer par tous les moyens, fussent-ils parfois sujets à caution. Les objets symboliques sont toujours des outils utilisables pour ces apports théoriques, même s'il s'agit du rêve d'un enfant de quatre ans (p. 103) pourtant toujours simple et très clair selon Freud lui-même. La contradiction n'émeut que rarement le père de la psychanalyse, même quand il parvient à la déceler. Le « rêve de la bouchère », par exemple, se comprend comme le souhait de réalisation d'un « désir négatif » qui ne peut répondre à aucune « pensée invouable » (pp. 105-108). Où est ici la

cohérence de la thèse freudienne elle-même quant au rêve et au refoulement ?

Cette cohérence est mise à mal dans bien des exemples cités par Freud, que ce soit « le rêve du marché » (p. 109 et sqq.) dont « l'interprétation est tout entière construite à partir d'une association d'idées qui est venue à l'esprit du seul Freud. » Constructions ? Associations d'idées ? Tout est possible avec ces outils-là, du château de Versailles à la cabane de branchages au fond du jardin. René Pommier possède l'art consommé de jeter la lumière sur les fissures du monument, sur l'instabilité de l'abri éphémère. Pour ce « rêve du marché », l'analyse de notre auteur mécréant est d'un exceptionnel intérêt, tant elle révèle que Freud, dans son interprétation, « décrète » plus qu'il ne « démontre », aboutissant à ce à quoi il veut et « décide » d'aboutir plus qu'à ce à quoi il devrait aboutir s'il restait dans le droit fil de sa théorie : est ici souligné le « singulier manque de rigueur de sa démarche. »

René Pommier, lui, ne se fie pas à sa seule lucidité de lecteur et d'« analyste des textes » (la Mère Michel est fière de cette définition !) : il cite à la barre des auteurs qui ont de longtemps critiqué les interprétations freudiennes, tels Adolf Grünbaum, Jacques Van Rillaer, et quelques autres qui mirent le doigt sur les failles du système. C'est un trait d'honnêteté, et il faut aussi faire savoir qu'on n'est pas le seul à nager à contre-courant.

Pour conclure, nous dirons, citant R. Pommier, que de son vivant Freud connut évidemment critiques et détracteurs nombreux, et que « pour répondre à toutes les objections [...] il est obligé de compléter sans cesse sa théorie qui devient ainsi de plus en plus complexe et de moins en moins crédible. » En effet, on ne peut sans cesse rapetasser la « construction » de bric et de broc sans qu'elle finisse par être de guingois, bicoque paradoxale, voire contradictoire... Il met en examen rapide, en fin d'essai, les théories concernant le souvenir d'enfance, le refoulement - « pilier de tout l'édifice de la psychanalyse », selon Freud -, la méconnaissance du désir, et d'autres « difficultés » qu'implique la théorie psychanalytique. Ce sont là des remarques, des observations, car René Pommier ne cherche pas à jeter à bas le château tout entier. Il s'en est pris à l'interprétation des rêves et n'a pas prétendu que Freud n'a rien, absolument rien inventé... encore que l'envie ne lui en ait pas

manqué, ses observations finales puis conclusives en font foi. La Mère Michel se doit de les citer, pour partie du moins, parce que René Pommier, selon la règle classique, sait être divertissant quand il instruit et qu'il pratique en virtuose l'art de la formule qui rend sa lecture des plus réjouissantes :

« L'inconscient freudien ressemble à son père : il se croit très malin, mais c'est un bon à rien. Il est aussi incapable de réaliser nos désirs que Freud et ses disciples de guérir leurs patients. C'est un pur escroc, c'est un parfait jean-foutre ; mais il a une très bonne excuse, celle que Stendhal reconnaît à Dieu : il n'existe pas. »

« Si Freud a tout faux, c'est donc d'abord parce qu'il veut ériger des règles universelles à partir de constatations qui ne le sont pas. »

« Freud se comporte comme un magicien qui, grâce à divers artifices et à tout un attirail d'objets truqués, transforme n'importe quoi en n'importe quoi. » « (II) ne nous raconte guère sur le sujet du rêve que des histoires à dormir debout... »

Il va sans dire que la chronique littéraire ordinaire, qui ne sait caresser ses animaux familiers que dans le sens du poil, n'a guère fait écho aux critiques de notre auteur.

René Pommier, *Sigmund est fou et Freud a tout faux*, Éditions de Fallois. 18 €

?

4

Monique CASTAIGNÈDE

CHASSES ROYALES

Chroniques au temps du roi Arthur

« Merlin s'est endormi sous mon feuillage. Il tressaille et gémit dans son sommeil. Des profondeurs, ses songes lentement remontent vers l'aube pour éclore en fleurs de sang. Rien ne presse : cette histoire ne commencera pas sans lui. »

Ces premières lignes d'un prélude qui, lui aussi, nous fait tressaillir, tant y affleurent les images d'anciens livres d'Heures, nous plongeant d'emblée dans les magies de la légende et du souvenir que, dès l'enfance, nous nous sommes forgé d'un moyen âge dont, purs comme l'eau des ruisseaux ou sanglants comme les batailles et les massacres d'alors, nous gardons en nous les échos rêvés et choisis.

Monique Castaignède tient fermement les rênes de ses chevaux d'Histoire et de ses palafrois de Légende : l'attelage va grand'erre par des paysages d'étangs, de sources et de forêts, au pied de châteaux aujourd'hui silencieux, sinon en ruine, qui furent jadis emplis des murmures et des cris des hommes d'armes, des chevaliers, des rois, des princesses, des hommes liges et des félons... C'est, de Brocéliande à Camelot et jusqu'à Carlisle et Avalon, tout un univers que sa tapisserie ressuscite, dans la grâce et le charme d'une phrase précise et mieux historiée que les bas-reliefs les plus nets, dans la vivacité des dialogues, les rimes des chansons des villages et des prés, le galop du temps, le souffle des aubes et des nuits dans les branches des bouleaux, la musique fraîche des oiseaux des bois et des champs... De cette lecture enchantée on se relève comme d'un bain de jouvence et d'une onction d'huiles parfumées. Le songe commence, qui ne le sait, lorsque la main d'Arthur arrache Excalibur du fourreau de pierre où Merlin et les fées l'ont plantée...

Le sang des massacres imprègne le moindre brin d'herbe, écorcheurs et rapineurs traînent la campagne : les comtes de Logres avec toute leur maisonnée gisent dans leur château. N'échappent à la tuerie que le petit Loïc et sa sœur Viviane, issus de manants et de lépreux. Ils seront recueillis par Dom Cécil, prieur de Saint-Marcel : Loïc exhibe l'anneau d'or du comte Martin qu'il s'est passé au doigt - l'esprit était prompt en ces âges reculés - : « Mon nom est Martin de Logres. Le comte, mon père, me l'a donné pour mes dix ans... » C'est ainsi qu'il s'ouvre la carrière, par le mensonge et l'usurpation, et le prieur voit tout le parti qu'il tirera d'un garçon au si bel aplomb. Quant à Viviane, Ornulf, le moine lubrique, lui donnera bientôt l'avant-goût de l'enfer.

C'était donc, au prieuré, renaître dans un nid d'intrigants et de dévots, être à bonne école en somme. Lancelot et les preux hantent les chemins, font vider les étriers à leurs présomptueux rivaux, amusent les demoiselles... Le petit Loïc, désormais frère Martin, fait cession de son patrimoine au

prieuré, la tonsure l'en récompense sur ses seize ans ; Arthur approche du prieuré... La belle et atroce histoire déjà va l'ambler ! Merlin s'est volatilisé... Envoyé par le roi, serait-il prisonnier des moines ? L'Église ne hait-elle pas les Enchanteurs, les sorcières ? Le chevalier Pellinore se voue à pourchasser la Bête furieuse qui égorge et éventre enfans et bergères autour de Vurvian, village tout proche, dont demeurent aujourd'hui encore les traces pour qui voudrait les chercher...

Mais l'histoire prend le galop. La Bête est insaisissable, elle tue et tue encore. Arthur a emmené Martin, on s'apprête à édifier la capitale de ce monde naissant, son palais, son église... Martin sera un jour fait évêque et conseiller royal. Viviane se sera jointe à la petite troupe. Elle agrémentera les nuits royales après s'être échappée de son inpace et, avec la complicité de l'eau, s'être bellement vengée d'Ornulf son tourmenteur... Galian, fils bâtard du comte de Logres, lui aussi sauvé du massacre, entre en scène. Il court les bois, s'éduque à la fauconnerie, partout accompagné de son aigle bottée qu'il a nommée Dorine, du nom de sa propre mère. Au passage, Arthur et sa troupe vengeront la maison de Logres : l'usurpateur et chef des écorcheurs, un certain baron de Lours, avec toute sa bande d'assassins, seront taillés en pièces par les chevaliers d'Arthur. Excalibur tranchera la tête du baron. Morholt, fils cadet de ce dernier, est épargné et emmené vers la future Camelot : belle recrue que celui-là, et promis lui aussi à un furieux destin... L'aigle de Galian, fondant sur un vol d'outardes, indique le lieu où sera fondée Camelot.

À Brocéliande, à Vurvian... Viviane est de retour. Elle recrute douze jeunes gens, filles et garçons, sa troupe à elle, des amis d'une enfance qui s'éloigne, comme eux s'éloignent pour une mystérieuse mission. Sur leur pas, Merlin que la jolie fée a su délivrer, répand les brouillards complices... Romain le forgeron, leur ennemi juré, tire une langue bleue dans sa bouche de bègue, et ne rêve que de vengeance... Où est la Bête ? Quelle est cette Bête que Pellinore poursuit en vain ?

Au palais de Camelot, Arthur est épris de sa reine Guenièvre, fille du roi Leodegrance. Le cœur de Lancelot bat aussi pour la reine. Rien ou à peu près de tout cela n'échappe aux yeux fureteurs et aux oreilles aux aguets de l'évêque Martin et du bientôt chancelier Morholt, aux carrières fulgurantes.

Dehors, les moines excitent le peuple contre Merlin le magicien et Viviane la putain ! L'arrivée de Rainelle, la Demoiselle au gui, escortée du nain Corbon – lequel maîtrise trop mal l'art de la magie – distrait un instant les regards : Gauvain culbute Corbon sur le pré, Lancelot contemple Guenièvre. L'histoire ne va pas tarder à déraper...

Martin, sans succès apparent, sème le doute dans l'esprit du roi au sujet de Guenièvre. La trahison de Lancelot n'échappe qu'à ceux qui n'ont pas le don de voir. La reine met au monde l'enfant contrefait, l'enfant bossu. Arthur, dans sa première fureur, charge Morholt de débarrasser la cour de l'avorton... Le nœud des traîtrises et des intrigues se resserre autour des secrets... Martin et Morholt se mesurent l'un à l'autre, dans un duel mortel et à long terme. Lancelot, qui ne paraît plus à la cour que masqué, porte un lin blanc... qui le désigne à ceux qui sont dans son secret. Et toujours et encore « caracolent les amants ».

Dehors, dans les frimas et par les chemins perdus, Viviane, Merlin et les enfants chassent la Bête introuvable, puis se dirigent vers un étrange château, le château du roi Pêcheur.

Désormais l'histoire va rouler à un train d'enfer !

Faut-il poursuivre le récit du récit ? Oui, sans doute encore un peu, et à grands traits... La Bête, et quel que Graal aussi, ne sont pas si éloignés que la troupe des enfants et des enchanteurs ne mettent la main sur eux. Viviane et le roi Pêcheur concluent un pacte. Merlin se lie à Galian, le fauconnier, et doit, avec Viviane, se défendre des nouvelles manigances du prieur de Saint-Marcel, Dom Cécil, et des visées mortifères de l'évêque Martin, qui « voulait ardemment leur mort, afin que s'efface avec eux le souvenir du petit croquant effronté qu'il avait été autrefois... » Pellinore vaincra-t-il la Bête ? Quelle folie lui fera perdre la tête ? Comment le chevalier Gauvain emmènera-t-il la Demoiselle au Gui vers son château de Carlisle et jusqu'à ses six sœurs ? De quels maléfices le nabot Corbon, revenu de l'autre monde, usera contre ces belles et délurées princesses ? Comment Gauvain saura-t-il leur rendre leur beauté volée ? La belle, sombre et magique histoire, l'une de nos mythologies endormies, déroule ses anneaux comme un songe où demeure le lecteur, charmé et sans possible éveil, en attente, puis courant comme elle à grandes foulées...

Il saura le sauvetage de l'Enfant de Guenièvre que Morholt avait préservé... La traque que l'exorciste Ogier mène

derrière ses gibiers Viviane et Merlin... Il verra les forces de la légende bretonne s'affronter à celles de l'Église, comme autrefois aux rives de la mer Égée, Pan et les siens rencontrèrent – Ô Michelet! - les tenants d'un nouveau culte... L'heure d'autres règlements de comptes va sonner où les enchanteurs l'emporteront encore... Ogier et le nouveau prieur de Saint-Marcel feront les frais du combat entre les deux mondes. Les délateurs, les vengeurs, toujours amis des pouvoirs qui montent, sont cruellement châtiés ou s'exterminent entre eux. Morholt croit-il tenir Martin et ambitionne-t-il le pouvoir absolu? Mais qui tient l'autre?

Trente ans passent soudain? Les temps changent, certes, mais le temps n'est plus de même nature... L'enfant contrefait retrouve sa mère, Guenièvre, qui le reçoit, le reconnaît... : Morholt se fait son précepteur, l'instruit de tout, tire les ficelles, provoque la guerre... L'enfant intrigue à son tour, il a rang de « fou » du roi... L'histoire, désormais, ne galope plus mais dévale la pente qui l'emmène à sa fin. La guerre dévore l'ordre ancien, le temps s'éloigne, Arthur meurt frappé par Excalibur... apothéose des désolations! Dans Camelot assiégée Martin et Morholt, co-régents du royaume en déshérence, se livrent leur dernier combat, puis la capitale des songes succombe sous l'assaut des lépreux. L'agonie de tout rejoint les préludes : Brocéliande dégorge un flot de merles, et, dernier tour des enchanteurs, Morholt le félon n'a plus que ses mains vides pour seul pouvoir. Brocéliande s'éteint dans les brouillards tandis que nu, couché dans la barque par « un pauvre fou à la bosse écorchée », le corps du roi, les yeux ouverts, serrant son épée sur sa poitrine, descend les rus et les canaux du passé. Merveilleux roman qui nous tire loin dans les nostalgies, les merveilles, les horreurs, les miracles, le dernier sommeil des enchanteurs et des fées, les gouffres des âges enfuis... Roman-poème? Poème-roman? Quelle vie ample et forte sait insuffler Monique Castagnède aux fantômes du passé!

Monique Castagnède, *Chasses royales*, roman, 150 pp. 14 €. Éditions Singulières, 18 Impasse Gaffinel - 34 200 - Sète.

www.editions-singulieres.fr

?

5 . JEAN-PAUL ROUSSEAU

LES **ÉCREVISSSES** DE MONSIEUR LE PRIEUR

Si vous aimez déguster ces délicats crustacés d'eau douce aux vertus aphrodisiaques, si vous appréciez l'atmosphère feutrée, quoique animée en leurs profondeurs, de nos villes des champs et des halliers - ici, La Ville-aux-bois, reconnaissable entre toutes, parce que la vôtre -, si vous appréciez les rencontres furtives, les chasses rapides des braconniers d'alcôves, eh bien, c'est le recueil de nouvelles de Jean -Paul Rousseau que vous devez ouvrir.

Vous y trouverez en entrée la savoureuse recette d'écrevisses cardinalisées à la mode de M. le Prieur et des religieuses du couvent de Bons, dans l'évêché de Bellay, servies le mieux avec un blanc de Virieu, ensemble qu'apprécièrent également l'épouse d'Honoré d'Urfé et Brillat-Savarin.

Ces premiers raffinements de table goûtés, le premier péché commis, les suivants n'attendent plus que votre bon vouloir. Il vous faudra accepter d'en passer par une panne de voiture aux conséquences inattendues, par une chambre d'hôtes et la rencontre de l'hôtesse « trop petite, trop ronde... habillée à la diable d'une jupe et d'un polo... ». Lors d'une soirée potée auvergnate - télé émoustillante... Vos derniers scrupules tomberont, vos vêtements aussi... votre vertu itou si vous pensiez en avoir, et cela prendra les quelques jours nécessaires à la réparation d'une sérieuse panne d'automobile. La punition de vos fautes devrait s'ensuivre, et il semble bien qu'elle soit inéluctable... Mais... mais comme vous êtes, en fin de compte, un type fort peu recommandable, vous vous en tirerez pour un prix somme toute modique. Je

vous laisse le plaisir de découvrir de quelle façon se payent les imprudences.

Parti comme vous l'êtes, allant au train d'une phrase élégante, quoique sans fanfreluches ni circonvolutions, vous ne verrez aucun inconvénient à « louer aujourd'hui nos Grands Hommes ». Cela vous rappellera les années claires - obscures de la dernière avant-guerre, - avec quelque chose un peu, aussi, de nos aujourd'hui -, de leurs carambouilles et compromissions, postures et impostures, vérités officielles, vérités masquées... et de la main d'une femme vous recevrez le coup de grâce !

Un jour de pluie, la magie noire viendra à votre rencontre sous la forme du coup de foudre. J. P. Rousseau, où la narrateur (?), ne nous cache rien : « Certains amants débutants se persuadent volontiers que le hasard ne suffit pas à expliquer un événement aussi cosmique que leur rencontre. Il leur faut, à tout prix, mettre la naissance de leur passion sous le signe du destin. » D'où les inconvénients ultérieurs ! Norma et Antoine se marient, ont des enfants, mènent l'existence des ménages sans histoires, jusqu'à ce que certaine lassitude se fasse sentir. Il y aura, pour Antoine, l'Afrique, la femme noire... Tout ce qui arrivera ensuite, pour être extra-conjugal, n'en resterait pas moins très peu extraordinaire, si n'était l'irruption des sortilèges, de la médisance, des marabouts et fétiches ... Il ne semble pas donné à tout le monde de se sortir à son avantage du mode d'emploi d'un fétiche ! La Mère Michel ne s'y risquerait pour rien au monde... Mais si une femme outragée se donne la peine d'en découvrir l'usage intelligent, qui obéit aux raisons profondes de l'être, elle peut y trouver de notables consolations, y compris celles de la vengeance. Il ne sera donc pas dit que « les hommes ne sont pas faits pour être heureux »...

Pour vous remettre de ces éprouvantes aventures, l'auteur vous conviera aussitôt à ses « Menus plaisirs », soit à un « Divertimento pour instruments à cordes sensibles ». Il vous

fera connaître La Présidente Dalmace, une dame fort respectable et respectée, qui souhaiterait qu'on l'initiât à l'œuvre de Rétif de la Bretonne, dont nul n'ignore qu'il naquit non loin d'Auxerre et qui, entre autres ouvrages, nous donna Monsieur Nicolas, Nuits de Paris... et L'Anti-Justine. Le désir de s'instruire de la Présidente passera par l'aimable entremise du bibliothécaire, par des gravures, un divan, d'indispensables travaux pratiques, avec le piment du brin d'attente nécessaire d'où naît le désir de la connaissance réelle !

Les mouvements du Divertimento se développent ensuite en des Bouquets offerts par la même Présidente, qui nous révèle que certaines femmes, jusque dans leurs hardiesses « ont plus de cœur que les hommes. » Puis reviennent les Écrevisses (Andantino sostenuto e cantabile), et Noces (Allegretto vivace) suivi de Conte de fée (Allegro assai), où dans les plaisirs de bouche et les fêtes, se poursuivent les raffinements d'autres plaisirs et bonheurs, assurés par la soigneuse éducation reçue par la Présidente et la tranquillité d'un temps provincial au cours retenu.

Laissons au lecteur le plaisir de découvrir, dans Un prénom pour la vie, de quelle façon Solange, qui « détestait ce prénom » par son père « infligé pour flatter une grand tante à héritage qui avait laissé entendre qu'elle apprécierait cette marque de déférence », s'exonère des importunités de son lourdaud de mari avec l'aide de l'Église, se laisse emporter dans ce qu'il est convenu d'appeler le tourbillon de la vie, et de quels artifices usent les puissances supérieures pour « délivrer la vieille tante du purgatoire où elle expiait la mauvaise plaisanterie faite à son arrière petite-nièce. »

Pour clore le recueil, Une passion selon internet, un média dont la Mère Michel n'use qu'avec circonspection, vous ramènera dans un monde que vous croyiez connaître, celui des disparus sans laisser d'adresse, des préfets de police, des carnets secrets, des rencontres sur sites internet, dans un

univers d'écrans où farces et attrapes, Lucifer et Satan, Venise, le jardin d'Éden et Jean-Paul Sartre peuvent aisément se côtoyer...

Lorsque vous fermerez le recueil, la tête vous tournera peut-être un peu, comme, rappelez-vous... comme lorsqu'il vous est arrivé de boire quelques coupes ou flûtes d'un délicieux champagne !

Jean-Paul ROUSSEAU, *Les écrevisses de Monsieur le Prieur*, nouvelles. 121 pp. - 10 €.

Éditions Rhubarbe, 4 rue Bercier, 89 000 - AUXERRE - France

info@editions-rhubarbe.com / www.editions-rhubarbe.com

?

6. HARFANG, <i>revue de littératures</i> , N°33

La dernière livraison de la belle revue Harfang est consacrée au Prix de la nouvelle qu'elle organise chaque année à Angers, réunissant des textes de qualité. D'autres nouvelles paraissent aussi dans ses pages (il s'agit d'un numéro exceptionnel qui en compte 150 !) et aussi des entretiens avec des poètes et nouvellistes : Jean-Yves Masson (Bourse Goncourt de la nouvelle en 2008, pour *Ultimes vérités sur la mort du nageur*), Michel Host (un lointain cousin de la Mère Michel) et Alain Kewes (valeurueux nouvelliste et maître d'œuvre des Éditions Rhubarbe), soit un ensemble fourni et de lecture très agréable. Retenons les moments clés de ce numéro.

De Jean-Yves Masson, nous apprendrons qu'il entend la nouvelle comme « une espèce de rêve éveillé », qu'il tire sa réflexion et ses modèles aussi bien de Deleuze et Guattari que de Boccace, Cervantès, Marguerite de Navarre, et Goethe... Qu'il n'y a pas à désespérer de la vitalité de la nouvelle française, étant donné sa richesse et sa variété, mais peut-être seulement peut-on rester perplexe devant l'accueil presque exclusif que nos chroniqueurs réservent aux nouvellistes américains, après - et ceci est de la Mère Michel - avoir persuadé la planète que le roman français agonise dans l'insignifiance. Avec *Une absence d'image*, Jean-Yves Masson nous donne une superbe nouvelle où se profile la figure d'un grand-père qui ne voulut pas laisser d'images, ni de lui-

même ni de ses actes et travaux... à l'exception de quelques figures dans des châles et des tissus, figures de la seule poésie, seul héritage, mieux ou autre chose de plus profond qu'un visage peut-être : « J'imagine les châles que dessinait mon grand-père comme un jardin du regard, une étendue rassurante où vient se refléter symboliquement le monde... »

De l'entretien que Michel Host donne à Harfang, il faut retenir, peut-être, le regard que l'écrivain jette sur son parcours, qu'il aura voulu finalement discret et non carriériste, d'abord pour des motifs indépendants de sa volonté, mais aussi parce qu'il ne sait assembler ni réunir naturellement les notions d'art et de carrière. Il évoque ensuite différentes facettes de son travail d'écrivain, ses doutes quant à l'existence du « réel » ou d'une quelconque réalité, sa notion de l'imaginaire et du fantastique, lequel « prolonge de manière fascinante le réel initial et finit par le teinter, l'englober, le phagocyter... », le plaisir d'écrire et le « bon plaisir » de l'écrivain, ses traductions - traduire « c'est tout simplement écrire (non pas réécrire !) » -, sa manière de pratiquer les *ateliers d'écriture* comme une transmission culturelle et un plaisir partagé... Sur la nouvelle *Les Brucolaques*, qu'il présente ici, la Mère Michel limitera son commentaire (Michel Host étant un sien parent éloigné, la décence l'y invite) à ceci : il s'agit d'une rencontre avec l'écrivain suisse alémanique Robert Walser et une illustration de la façon dont le fantastique parvient à « teinter et phagocyter » le réel !

La rencontre avec Alain Kewes nous apprend ce qu'est un jeune éditeur, le pourquoi de sa passion – « *Il n'y a pas de mais...* » lorsqu'un texte doit être diffusé, connu ! Alors on se fait éditeur... et, un peu comme Jeanne d'Arc, on se met en marche, on part chercher le roi pour le faire sacrer à Reims... Et commence la guerre de cent ans ! Pour ce qui est de la difficulté de publier et de vendre des nouvelles aujourd'hui, en ce pays, Alain Kewes allègue des raisons techniques et commerciales : prix de vente modeste, peu de gain sur des livres minces, faible visibilité sur les étagères et les tables des libraires... Alors, pourquoi insister ? Eh bien, parce que « *Porter au jour des œuvres majeures que tout concourt à maintenir méconnues, le défi m'a plu.* » Comment mieux caractériser la passion ? Notre éditeur - ce « notre » est au moins à double sens – nous confie encore comment il se veut éditeur et auteur à égalité, et ce en dépit de la difficulté de la double fonction ; quelles relations « d'estime et de confiance » il entretient avec la plupart des auteurs qu'il publie ; ses projets, enfin, qui se résument à « continuer à écrire, à publier » ! La simple probité !

Le nouvelle qu'il nous propose, *Contes d'auteur*, a les avantages précieux d'illustrer par la fiction la réalité toujours inquiétante de l'état d'éditeur : il s'agit – quelle coïncidence ! - de la rencontre du directeur des éditions *Nevermore* avec un mystérieux représentant d'E.A.Poe, aux allures de petit notaire, en vue de l'éventuelle édition d'un recueil intitulé *Tales of fantasy*, auquel son auteur n'aurait jamais fait allusion. Du doute quant à l'authenticité

de ces « histoires », de l'expertise à la publication, on aboutira, après un mystérieux accident sur la voie publique, à la publication de trois cents exemplaires dont quarante-sept se vendront, avec l'aide modeste du critique d'une « petite revue vendue sur abonnement ».

Parmi les nouvellistes publiés dans cette livraison, retenons Marc Bernard, Prix de la Nouvelle d'Angers 2008, pour qui « L'écriture amplifie la vie en lui fournissant un écho, [car] comme toute activité créatrice, elle permet de focaliser ce qui est flou, et de donner un sens à ce qui n'en a (peut-être) pas. » Belle définition ! ¿ *Quién sabe...* ? – la nouvelle qu'il nous offre, propose une énigme excitante pour l'esprit, une quête dont l'objet, comme celui de *La lettre volée*, est à ce point sous nos yeux que ceux-ci longtemps évitent de la voir... Joli texte brodé au point du temps, un point que seuls connaissent les vrais artistes.

Benoît Camus, avec *Lampedusa*, nouvelle ancrée dans les eaux de notre époque, nous rappelle que les pêcheurs, même habiles et entraînés, ne pêchent pas toujours les mêmes poissons sur les mers qu'ils connaissent pourtant fort bien. Un sujet émouvant, violent aussi, qu'il traite avec finesse, parce que dans ces sortes d'affaires il convient parfois mieux de « [s'] en tenir aux ombres. »

Annick Demouzon, dans *Virage dangereux*, développe un récit que l'on ne peut toucher sans le déflorer, sans mettre le lecteur prématurément sur le chemin de l'énigme : il s'agit plutôt d'une route dangereuse, de la vie et du désir que l'on a parfois de la considérer avec plus de distance... La Mère Michel est bien bavarde, elle en a déjà trop dit. Une tension permanente. De la belle ouvrage !

Sylvie Dubin, en jetant son lecteur dans l'existence d'un expert-comptable, homme de routine et de répétition du même à l'identique, la nôtre peut-être, celle de beaucoup d'entre nous... nous confronte à l'inattendu et au merveilleux issus d'une machine (une vieille Remington modèle 1910) pourvue d'une étrange qualité : « elle dit la vérité » lorsqu'on frappe ses touches, et elle est non moins capable d'exaucer certains vœux et désirs, du moins tant que son vieux ruban n'aura pas été au bout de lui-même. L'amour d'abord, vœu ardent ! Mais... affreux dilemme, ce gratte-papier d'ailleurs nommé AZERTY « voulait-il l'amour véritable ou l'amour par machination ? » Version nouvelle de la fée et de sa baguette magique, sans doute, dans une fable-nouvelle bien troussée et menée... De souffrances en désillusions, notre expert-comptable finira par comprendre que le bout du rouleau approche ! Il lui faudra sauver sa peau, s'extraire du temps qui court, et vite refiler le mistigri, en quelque sorte ! Il y parviendra, *in extremis*... La fable s'intitule *Le chagrin dans la peau*.

Avec *La peau du loup*, Sylvie Heurtel (finaliste du concours 2008) nous dira comment on fait la peau au vieux violeur de Petits Chaperons rouges, à ce

loup velu et trompeur toujours à l'affût, à l'attirail bien connu du conte, à Charles Perrault peut-être, à la peur, aux fantômes, au dégoût... tout en se tenant, victorieuse, « petite et rouge sous de grands arbres verts. » Cela est élégant, conduit à l'allure d'une infernale poursuite sous le masque des ombres de la nuit, avec un art consommé de l'allusion et du raccourci, plus bref encore que celui qu'emprunte le monstre !

Viennent ensuite trois nouvelles - *Les chiens rouges*, de Pascal Métayer ; *Viande rouge*, de Noémie Arnault ; *Passé pourpre*, de Benjamin Crouton, qui ont pour trait commun de s'inscrire dans les problématiques de notre monde actuel, rougi de sang humain, nouvelles réellement tendues (bien plus que sous-tendues) par le souhait de révéler, de dénoncer les ignominies... excédant parfois jusqu'à leur sujet dans une forme de surenchère « poétique », dans l'élan même de leur intention. Des qualités avec parfois les défauts de ces qualités : entre autres cette difficulté mal surmontée, ici ou là, de conserver l'impact plus fort encore que permettraient l'ellipse, le sous-entendu... les vraies ruses de l'écriture, en somme ! Comme si, peut-être, l'ampleur de la tâche, le sentiment secret de l'efficacité relative du texte en l'occurrence, demandait un surcroît d'effort, mais l'effort est parfois visible... Tout cela, si c'est « pour l'honneur », est aussi, reconnaissons-le, à l'honneur de qui aventure ici son esprit et ses mots.

Ce Numéro 33 de *Harfang* se clôt avec le « Nouvellaire », un ensemble de références concernant le monde de la nouvelle (vaste et très riche), les parutions récentes recensées ici par Joël Glaziou, un tour d'horizon des publications des dits « petits éditeurs », une brève « Revue des revues » suivie de « L'Écho des prix et concours » et du « Règlement du Prix de la Nouvelle d'Angers 2010 ».

Harfang, 13 bis Avenue Vauban – 49 000 – ANGERS

Au numéro : 12 €. & bulletin d'abonnement dans chaque numéro.

?

- De la Librairie

Elle souffre énormément de la conjoncture économique actuelle : beaucoup de librairies ferment définitivement leurs portes, et tous les libraires ne sont pas de simples marchands de papier imprimé. **C'est une catastrophe culturelle d'ampleur nationale et internationale. La Mère Michel n'effectue ses achats**

de livres qu'en les commandant à ses libraires parisiens et bourguignons, et elle conseille vivement à ses lecteurs d'agir de la même façon.

Les lectures de La Mère Michel sont reprises dans leur intégralité sur :

- WWW.ENCRES-VAGABONDES.COM
- et LE SITE DE L'ÉCRIVAIN JEAN CLAUDE BOLOGNE

_____ *Fin de La Mère Michel a lu III* _____.